Mourir en individu démocratique

Camille ROELENS

MCF HDR à l'Université Claude Bernard Lyon 1, INSPE de la Loire - Éducation, Cultures, Politiques

DOI : https ://doi.org/10.17184/eac.8960

Résumé : Cette contribution, conduite d'un point de vue philosophique, dégage les linéaments d'une rupture radicale dans les manières, pour les individus et les sociétés, de se rapporter à la mort, ce que l'on peut nommer l'hypermodernité démocratique. Nous désignons par cette expression le moment historique dans lequel les sociétés occidentales sont entrées depuis quelques décennies. Nous avons puisé notre inspiration chez Tocqueville, puis chez certains de ses lecteurs, interprètes et continuateurs comme Gauchet, Yonnet ou Deschavanne et Tavoillot. Suivant cette lignée, nous avons cherché à poser les bases d'une systématisation de l'idée selon laquelle la dynamique de déploiement de l'individualisme démocratique serait porteuse d'un processus de désencombrement symbolique et formel de la mort. Il s'agit, selon nous, de prendre en considération ce phénomène à l'œuvre. Nous suggérons alors d'éviter de nier, déplorer ou même moquer cette potentielle transformation, et nous proposons d'accorder crédit à cette hypothèse de désencombrement. De cette manière, il parait à la fois plus heuristique et plus pratique de penser un accompagnement du mourir renouvelé, qui joigne à fois le collectif et l'individuel.

Mots-clés : Mort ; Démocratie ; Individualisme ; Hypermodernité ; Libéralisme ; Éthique ; Accompagnement.

1 Introduction

Ce chapitre procède de la philosophie politique de l'éducation et de la formation (qui se donne pour objectif de penser la conversion du projet démocratique en pratiques éducatives et formatives) et de l'éthique interdisciplinaire des questions socialement et politiquement vives en démocratie. L'approche qui y est proposée est résolument conceptuelle et intertextuelle, articulant ce faisant un volet compréhensif à quelques propositions plus normatives, et ouvrant enfin sur quelques esquisses prospectives.

Comme on le verra, le cœur herméneutique et le fil directeur de cette réflexion philosophique réside dans une étude et commentaire puis dans les déploiements et prolongements d'un entretien de Marcel Gauchet (2004/2017) menée par Nicole Aubert et Claudine Haroche. Cet entretien constitue la conclusion – mais aussi l'ouverture et, en un sens, la montée en généralité – d'un ouvrage collectif consacré à *L'individu hypermoderne*. Contrairement à celui de *postmoderne*, cet adjectif suggère moins une rupture avec la modernité qu'une hyperbolisation de ses dynamiques constitutives. Géographiquement et chronologiquement, il désigne très essentiellement les sociétés

démocratiques européennes et nord-américaines de la fin des années 1960 à nos jours, période marquée par des mutations démographiques considérables en même temps que par l'effacement progressif d'un certain nombre de rites et pratiques sociales de deuil, ou encore de mutations importantes dans la représentation de la mort à tous niveaux.

Dans ce texte, Gauchet esquisse – sans les développer lui-même *in situ* ni dans d'autres œuvres ultérieures – des pistes intellectuellement très stimulantes pour penser, s'agissant de la mort, l'équivalent du processus qu'il a retracé et analysé ailleurs pour la religion, à savoir celui de sa progressive solubilité – non sans transformations majeures – dans la démocratie comprise comme concept englobant et structurant de la modernité (1998). D'un côté, il montrait que la religion reste une dimension importante de la vie de nombre d'individus, mais de l'autre, justement, qu'elle devient avant tout affaire subjective, et non plus ce qu'elle avait toujours été, c'est à dire un phénomène avant tout social, considéré comme un véritable invariant anthropologique, ayant des implications majeures pour l'organisation et le cadrage des existences personnelles et des institutions et pratiques collectives, autrement dit de socialisation.

Nous nous proposons de synthétiser et de systématiser les apports possibles, pour la compréhension anthropologico-politique des sociétés individualistes contemporaines, les principales propositions présentées – même si pour la plupart laissées à l'état germinatif – par Marcel Gauchet. Nous éclairerons le point où s'origine le type de réflexion sur la démocratie qu'il conduit, à savoir l'œuvre d'Alexis de Tocqueville (1), où l'on trouve déjà matière à réflexion sur le devenir de la mort en démocratie. Nous présenterons ensuite les thèses clés de Marcel Gauchet, non sans les faire dialoguer avec deux autres auteurs dont certains pans de l'œuvre de Gauchet se rapprochent. Il s'agit de Paul Yonnet et Francis Fukuyama (2). En puisant ensuite dans la pensée politique et morale libérale contemporaine, nous suggérerons que les transformations étudiées peuvent être décrites comme un désencombrement symbolique et formel de la mort (3). Enfin, en conclusion, nous inviterons à prendre acte de la mutation anthropologique dans laquelle les évolutions récentes du rapport à la mort s'inscrivent, pour renouveler la compréhension et envisager un accompagnement pratique le plus adéquat possible pour concevoir la mort.

2 De la mort en démocratie : inspiration tocquevillienne prolongée

Tocqueville, parti en Amérique saisir le sens et les dynamiques transformatrices de la démocratie moderne dont il se fait l'analyste sans doute irremplaçable dans sa grande œuvre en deux volumes *De la démocratie en Amérique* (*DA1*,1835/1981 ; *DA2*,1840/1981), notait déjà en son temps : les temps démocratiques sont ceux de la méfiance voire de la défiance envers les formes, et sont donc propices à la désymbolisation plus ou moins rapide d'un certain nombre d'évènements dont l'importance symbolique ont pu, dans les temps antérieurs, être perçue comme des formes de marqueurs et mêmes d'invariants anthropologiques (naissance, passage à l'âge adulte, mariage,*etc.*). Qu'en est-il de la mort ? Si Tocqueville n'est pas aussi dissert sur ce sujet que sur d'autres traits des sociétés démocratiques – marquées en particulier par l'individualisme, la passion du bien-être et ce que nous avons appris à appeler le *pré-*

Published in : AURIAC-SLUSARCZYK, Emmanuèle (dir.), *Mourir en société(s)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005458, doi : 10.17184/eac.9782813005458

sentisme – il suggère à plusieurs occasions qu'en quelque sorte, l'*homo democraticus* a trop de soucis dans sa vie pour vraiment se projeter sur sa mort et sur ce qui lui survivra. Décrivant la manière dont l'individu démocratique vit sa finitude, Tocqueville écrit et explique :

> La mort survient [un jour comme par surprise] et elle l'arrête avant qu'il se soit lassé de cette poursuite inutile d'une félicité complète qui fuit toujours. On s'étonne d'abord en contemplant cette agitation singulière que font paraître tant d'hommes heureux, au sein même de leur abondance. […] Le goût des jouissances matérielles doit être considéré comme la source première de cette inquiétude secrète qui se révèle dans les actions des Américains, et de cette inconstance dont ils donnent journellement l'exemple. Celui qui a renfermé son cœur dans la seule recherche des biens de ce monde est toujours pressé, car il n'a qu'un temps limité pour les trouver, s'en emparer et en jouir. Le souvenir de la brièveté de la vie l'aiguillonne sans cesse. Indépendamment des biens qu'il possède, il en imagine à chaque instant mille autres que la mort l'empêchera de goûter, s'il ne se hâte, Cette pensée le remplit de troubles, de craintes et de regrets, et maintient son âme dans une sorte de trépidation incessante qui le porte à changer à tout moment de desseins et de lieu. Si au goût du bien-être matériel vient se joindre un état social dans lequel la loi ni la coutume ne retiennent plus personne à sa place, ceci est une grande excitation de plus pour cette inquiétude d'esprit : on verra alors les hommes changer continuellement de route, de peur de manquer le plus court chemin qui doit les conduire au bonheur. Il est d'ailleurs facile de concevoir que, si les hommes qui recherchent avec passion les jouissances matérielles désirent vivement, ils doivent se rebuter aisément ; l'objet final étant de jouir, il faut que le moyen d'y arriver soit prompt et facile, sans quoi la peine d'acquérir la jouissance surpasserait la jouissance. La plupart des âmes y sont donc à la fois ardentes et molles, violentes et énervées. Souvent la mort y est moins redoutée que la continuité des efforts vers le même but. (Tocqueville, 1940, *DA2*, p. 172-173 éd. 1981)

Dans les temps démocratiques, en d'autres mots, la mort ne saurait être ce qui donne du sens à une vie ou même vient en sacrer la complétude et l'accomplissement. Elle est plutôt à envisager comme un mal, hélas nécessaire, faisant effraction brutalement dans un processus qu'elle a par ailleurs idéalement contribué à influencer le moins possible. Ce faisant, le culte des grands morts, longtemps resté une véritable pierre de touche du rapport culturel des sociétés de la première modernité (schématiquement avant la fin des années 1968) à la transmission éducative (en particulier scolaire) et aux canons d'œuvres qui en étaient l'objet, s'estompe jusqu'à perdre peu à peu toute effectivité pratique ou presque. Si ce phénomène a été densément étudié et commenté au plan de ses implications scolaires, les implications pour l'institution historique de médiation du rapport à la mort qu'est la famille n'en sont pas moindres. Tocqueville note qu' « au milieu du mouvement continuel qui règne au sein d'une société démocratique, le lien qui unit les générations entre elles se relâche où se brise ; chacun y perd aisément la

Published in : AURIAC-SLUSARCZYK, Emmanuèle (dir.), *Mourir en société(s)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005458, doi : 10.17184/eac.9782813005458

trace des idées de ses aïeux, ou ne s'en inquiète guère » (*DA2*, p. 10, éd. 1981). Les temps démocratiques sont à ce titre ceux où l'on ne croit plus à l'« l'immortalité des familles » (p. 233, éd. 1981). Il faut ici rappeler que ce « qu'on appell[ait] l'esprit de famille est souvent fondé sur une illusion de l'égoïsme individuel. On cherche à se perpétuer et à s'immortaliser en quelque sorte dans ses arrière-neveux » (*DA1*, p. 111, éd. 1981). On n'ignore pas que le soin et l'honneur des morts a été défini de longue date comme un des critères invariants marquant l'entrée dans l'humanité.

Tocqueville propose une interprétation originale et profonde, à relier avec sa thèse selon laquelle si l'individualisme est propre à la modernité démocratique, « l'égoïsme est un vice aussi ancien que le monde [qui] n'appartient guère plus à une forme de société qu'à une autre » (*DA2*, p. 125, éd. 1981). Les sociétés aristocratiques habillaient leur égoïsme de formes qui sont souvent autant d'hommages hypocrites que le vice rend à la vertu, ou encore manière de ne pas assumer leur égoïsme comme tel. Dans cette logique, l'ensemble des rites sociaux autour de la mort ne feraient pas exception. Il faut revenir à la passion du bien-être individuel qui anime les individus démocratiques, et à l'idée tocquevillienne selon laquelle c'est notamment cette « disposition [d'] esprit [qui les] conduit bientôt à mépriser les formes, qu'ils considèrent comme des voiles inutiles et incommodes placées entre eux et la vérité » (*DA2*, p. 10-11, éd. 1981). Se risquant à paraphraser Tocqueville[1], on pourrait ajouter : « si l'objet de la vie sociale et personnelle n'est pas pour vous d'être rythmée et ordonnée par les coutumes et les rites permettant de voiler sa propre passion du bien ou de (prétendre) s'en détourner, mais de permettre de s'y vouer sans ambages, alors ne craignez pas de voir les différentes formes de symbolisation et de socialisation exercées du rapport à la finitude humaine perdre progressivement leur empire sur les vies personnelles et les collectifs… quand bien même une conséquence en serait que, dans les temps démocratiques, « la volonté des morts est moins respectée » (Tocqueville, *DA2*, p. 370 éd. 1981).

Ainsi que le formule de façon frappante dès 1789 Thomas Jefferson dans un échange épistolaire avec James Madison sur la « question de savoir si une génération d'hommes a le droit d'en lier une autre » (Jefferson, 2006, p. 109), il convient de traiter ce même problème en partant de la base « évidente “que la Terre appartient en usufruit aux vivants” : que les morts n'ont ni pouvoirs ni droits sur elle » (*ibid.*). Mais, loin d'être évidente de toute éternité, cette affirmation, et la manière de la comprendre de Jefferson puis des démocrates tels que Tocqueville les décrit, sont spécifiquement *modernes*, là où les modèles traditionnels, que Tocqueville nomme aristocratiques, fonde au contraire l'impératif que ce qui a été soit et demeure une boussole normative constante. Une histoire de la modernité démocratique pourrait s'écrire comme celle de la dialectique entre une progression irrésistible d'une perte d'emprise de la présence symbolique des morts et de la mort sur la vie personnelle et sociale des êtres, et de la

[1] Lequel écrit ces lignes célèbres : « s'il vous semble utile de détourner l'activité intellectuelle et morale de l'homme sur les nécessités de la vie matérielle, et de l'employer à produire le bien-être ; si la raison vous paraît plus profitable aux hommes que le génie ; si votre objet n'est point de créer des vertus héroïques, mais des habitudes paisibles ; si vous aimez mieux voir des vices que des crimes, et préférez trouver moins de grandes actions, à la condition de rencontrer moins de forfaits ; si, au lieu d'agir dans le sein d'une société brillante, il vous suffit de vivre au milieu d'une société prospère ; si, enfin, l'objet principal d'un gouvernement n'est point, suivant vous, de donner au corps entier de la nation le plus de force ou le plus de gloire possible, mais de procurer à chacun des individus qui le composent le plus de bien-être et de lui éviter le plus de misère ; alors égalisez les conditions et constituez le gouvernement de la démocratie » (Tocqueville, 1835/1981, p. 342).

Published in : AURIAC-SLUSARCZYK, Emmanuèle (dir.), *Mourir en société(s)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005458, doi : 10.17184/eac.9782813005458

rencontre d'innombrables obstacles et réticences à l'accomplissement de ce processus. D'aucun plaideraient avec Auguste Comte que les sociétés sont composées de plus de morts que de vivants et que cela les obligent. D'autres avec Gilbert Keith Chesterton ferait du règne de la tradition la justification d'une démocratie des morts. Pour autant, la tendance de fond, dans la modernité, et plus encore l'hypermodernité démocratique, est celle de ce que nous appellerons, pour y entrer plus en détails, le *recul de la mort*. Qu'est-ce à dire ?

3 Un recul de la mort ?

Dans un domaine de recherche et de publication que l'on peut appeler le *néotocquevillisme français* (Audier, 2004), le cadre heuristique tocquevillien a pu être mobilisé pour penser la mort dans la société des individus hypermodernes par deux auteurs, Paul Yonnet (2003) et Marcel Gauchet (2004/2017, 2012). Le second suggère que l'individualisme démocratique porterait en lui un désencombrement symbolique sans cesse plus profond de la mort. Celle-ci serait vouée à n'apparaitre bientôt plus que, d'une part comme une injustice fondamentale à conjurer, et d'autre part comme une pure affaire de trajectoire individuelle. Dans ce cas, la mort en particulier soumise au simple jeu des choix individuels rejoint la thématique contemporaine du suicide assisté. Marcel Gauchet rappelle en effet que d'aussi loin dans le temps et dans l'espace que l'on se risque à porter le regard pour étudier les sociétés humaines autres que les sociétés démocratiques occidentales contemporaines :

> du point de vue de l'intériorité la plus profonde, l'horizon temporel par excellence était la perspective de la mort. Le temps humain avait pour axe constitutif la marche vers la mort, dans un univers où la mort autour de soi et par conséquent pour soi, celle par exemple de ses enfants, était une expérience extrêmement familière… Les deux guerres mondiales du XXe siècle ont donné une densité particulière à cette expérience. La mémoire des contemporains est empreinte des morts de la guerre de 1914-1918 et de celle de 1939-1945, avec en plus des dimensions supplémentaires, la déportation, l'extermination, qui donnent à la mort un relief particulièrement incontournable et dont on sait que l'ombre va très au-delà de ceux qui en ont été directement témoins : leurs enfants et même les petits-enfants vivent encore avec la prégnance de ces images (Gauchet, 2004, p. 411-412, éd. 2017)

Ces intuitions sont développées dans toute leur amplitude tant analytique que statistique par son collègue et ami Paul Yonnet[2] dans un ouvrage significativement intitulé *Le recul de la mort. L'avènement de l'individu contemporain* (2006). C'est à notre connaissance l'étude posant avec le plus d'ampleur le constat d'une mutation anthropologique immense induite par la sortie des temps immémoriaux où la contingence et la mort étaient les deux grandes éducatrices informelles parrainant de fait toutes

[2]Les deux firent leurs premières armes intellectuelles dans le milieu universitaire caennais autour de mai 68 et dans le sillage intellectuel de Claude Lefort, qui y était alors professeur et une des principales figures françaises de l'antitotalitarisme et du soutien aux dissidents soviétiques parmi les penseurs se situant à gauche.

Published in : AURIAC-SLUSARCZYK, Emmanuèle (dir.), *Mourir en société(s)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005458, doi : 10.17184/eac.9782813005458

les formes instituées d'éducation : à l'enfant non choisi et toujours en sursis[3] correspondait un individu toujours plus ou moins survivant, ne devant son existence au projet conscient de nul autre, ni même au désir de le voir naitre. Au contraire, pour Yonnet, l'« individualisme moderne, et c'est le secret de ses origines, est issu d'une [...] *mort de la mortalité* – la mortalité aux âges jeunes, la mortalité maternelle, son reflux loin dans l'âge- et la *sécularisation du désir d'enfant* » (Yonnet, p. 463). Ceci viendrait selon lui déséquilibrer profondément les sociétés occidentales dans leurs équilibres anthropologiques et sociologiques les plus ancrés, engendrant une forme de choc en retour.

> Le recul de la mort, écrit-il ainsi, est [...] le stress par excellence : la perturbation majeure et définitive du seul régime de production des membres de l'espère humaine connu des hommes, qui avaient de tout temps dû relever le défi de la mortalité haute et précoce. À ce formidable stress, les sociétés vont répondre, selon des modalités dont la variété des formes et des calendriers historiques finit par s'effacer dans leurs deux points d'aboutissement commun, en engageant deux dynamiques : [...] la révolution démographique, réponse à l'effondrement de la mortalité infanto-juvénile par une baisse de la natalité ; [...] l'individualisation de l'individu, dont le moyen est la transformation des familles en "cellule de base de l'individu". Donc, par une adaptation démographique [...] qui transforme l'*infrastructure morphologique de la société*, et par une adaptation éducative et relationnelle qui transforme la psychologie individuelle, sa construction et par-là même, l'interactivité sociale, l'*infrastructure psychologique de la société*. Ces réponses au stress ont une conséquence, c'est que, loin de l'apaiser, elles le nourrissent, ou, plutôt, elles nourrissent le mouvement qui les a déclenchées, ces dynamiques sont autogènes (Yonnet, 2006, p. 466).

Le *recul de la mort* est donc là un phénomène objectivable du point de vue de variables démographiques mesurables, et une recomposition progressive des conditions même de l'être-soi et de l'être-ensemble, une forme de *fait social total* au sens maussien, dont un pan majeur est :

> [que] l'individu contemporain, l'individu hypermoderne, est celui qui vit un temps sans mort. Pour la plupart des gens dans le monde développé, la perspective de la mort est à peu près étrangère à leur horizon proche avant l'âge de 40 ou 50 ans. Les enfants meurent très peu, les adolescents également, malgré le suicide de quelques-uns qui représente une exception jugée scandaleuse, traumatisante. Mais le plus grand nombre y échappe et vit hors la mort durant la période de formation et de maturité. Après, vient le déclin, on commence à prendre une assurance- vie… L'âge de la souscription de l'assurance-vie ne trompe pas ! À partir de là, on retrouve

[3] L'enfant se présentait aux penseurs et praticiens de l'éducation sous le double régime de la caducité et de la profusion : il en naissait en général énormément dès la formation du couple conjugal, et en mourrait également beaucoup à chaque étape de l'enfance comme de la jeunesse.

Published in : AURIAC-SLUSARCZYK, Emmanuèle (dir.), *Mourir en société(s)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005458, doi : 10.17184/eac.9782813005458

> un temps classique. Mais ce temps classique, tourné vers la mort, était le temps de tout le monde, jusqu'à une date tout à fait récente. Eh bien, maintenant, l'être humain n'est plus un être pour la mort pendant la plus grande partie de son existence, il ne l'est plus subjectivement. Je pense que c'est un événement considérable par rapport à tout ce qu'on sait de l'humanité passée. L'individu hypermoderne, pour une partie importante d'entre eux, vivra sa mort sans s'en rendre compte et sans l'avoir jamais regardée en face, et comme un scandale absolu qui n'avait aucune raison de se produire (Gauchet, 2004, p. 412, éd. 2017)

La question est alors celle des marges jusqu'auxquelles il est possible de pousser ce *recul de la mort* dans ces deux dimensions, objective et subjective, ou encore biologique et symbolique. Les progrès les plus récents de la médecine et des technosciences (dont certains projets de recherche particulièrement médiatisés et financés notamment par différents magnats de la Silicon Valley visant ouvertement à révoquer la caducité humaine) ont suscité dans les dernières années l'inquiétude des penseurs dits *bio* conservateurs, dont le plus illustre est sans doute Francis Fukuyama (2002). La critique que ce dernier livre de la quête d'immortalité par la recherche après l'avoir conduite par la religion est polymorphe, et là n'est pas le lieu d'entrer dans son détail. Notons simplement qu'il y mêle une reviviscence de la critique classique de l'*hybris* humaine à vouloir prendre le contrôle complet des processus de vie et de mort, et des arguments plus ancrés en philosophie politique, comme ceux du risque d'une rupture radicale de l'idée même d'égalité entre les êtres humains, si certains pouvaient accéder aux moyens de prolonger démesurément leur vie et non les autres. Mais il est permis de penser qu'en l'état ces questions se posent davantage au titre d'expérience de pensée que de possibles actualisables *hic et nunc.* Il en va autrement, en revanche, dans le domaine symbolique et formel, qu'on peut dire aussi culturel, où rien ne s'oppose "techniquement" à un recul plus complet et plus radical. Creusons donc cette hypothèse.

4 Vers un désencombrement symbolique et formel ?

Nous proposons d'emprunter à la théoricienne libérale et féministe Susan Moller Okin – qui tout à la fois prolonge, critique et complète les perspectives normatives bien connues de John Rawls en général et sa théorie de la justice en particulier – l'usage qu'elle fait de la notion de *désencombrement*, en l'occurrence pour décrire un rapport juste au genre.

> Nous devons travailler, écrit-t-elle en effet, à un horizon futur qui offre à chacun la liberté de choisir [effectivement parmi une diversité de] modes de vie [en général et dans le rapport aux enjeux familiaux comme la parentalité ou la domesticité en particulier]. Ainsi conçu, un avenir juste serait un avenir désencombré du genre. Notre sexe ne saurait avoir plus de pertinence, dans nos pratiques et dans nos structures sociales, que n'en auraient idéalement la couleur de nos yeux ou la longueur de nos orteils. Nous ne devrions plus formuler une seule hypothèse concernant le rôle le

Published in : AURIAC-SLUSARCZYK, Emmanuèle (dir.), *Mourir en société(s)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005458, doi : 10.17184/eac.9782813005458

> plus approprié aux hommes et le rôle le plus approprié aux femmes. […] Dans une société débarrassée du genre, ce qui tient lieu de norme n'aurait plus guère de sens. […] La réalisation d'un tel monde social exige la transformation de multiples institutions (Moller Okin, 1989/2008, p. 369-370)

Désencombrement il y a, donc, quand une construction sociale et culturelle, ayant jadis eu une très forte capacité de contrainte normative sur les individus pleinement inscrite dans un système de légitimité traditionnel, holiste et/ou religieux, perd progressivement de son autorité d'abord, puis, progressivement, de son emprise sur les sociétés et les êtres qui les peuplent. Une dimension, déjà évoquée de ce désencombrement symbolique et formel tient à la moins forte présence des signes extérieurs du deuil sur les habitations des morts ou les vêtements des proches, ou encore l'euphémisation du langage décrivant la mort, et une confrontation moins fréquente et moins courante aux cadavres, ceci ne constituant bien entendu que quelques exemples parmi d'autres. Mais cela engage également le continent – complexe s'il en est à explorer – des questions de bioéthique. Comme l'écrit Ogien, les modernes et surtout les hypermodernes se confrontent progressivement au défi inédit de penser « la vie et la mort sans métaphysique » (Ogien, 2009, p. 9). D'autre part cela n'engage pas moins l'intervention d'un troisième terme, l'État. Ce denier est chargé de définir et de faire respecter ce qui est ou non licite de faire dans le domaine, d'où émanent le débat bioéthique et ses implications concrètes.

Pour un auteur comme Yonnet, très critique de ces évolutions, il y aurait d'un côté la loi morale des temps aristocratiques qui sait fixer des interdits massifs, et de l'autre :

> l'éthique – celle qui est apparue et s'est redéfinie dans les années 1980 – [qui] n'a jamais été que le module crée par l'homme pour adapter la morale à ses propres tentations, à ses découvertes, aux possibilités apparues ou discernables d'intervention sur la nature. Les comités d'éthique sont des médiateurs pédagogiques entre morale, idéaux et interdits caractérisant l'humanité de l'homme, et les conséquences de la « passion de savoir, qui est la plus violente des passions humaines [comme l'écrivait Bossuet]. Les comités d'éthique n'ont pas pour fonction de fixer la morale, mais bien de justifier l'évolution des pratiques humaines en les couvrant de leur autorité. Ils offrent au sociétés la possibilité d'apprivoiser le développement de la connaissance en réfléchissant à ses applications (Yonnet, 2006, p. 492)

Une posture comme celle de Yonnet est typiquement *perfectionniste* et *paternaliste*, au sens où Ogien critique, pour sa part, ces deux tendances. La posture de Yonnet suppose que le philosophe, l'État, ou les deux, peuvent définir de manière générale ce que serait positivement un "bon" rapport à la mort en tout et pour tous, et à l'imposer légitimement de manière globale pour le bien supposé des individus d'une société. C'est, nous parait-il, faire bien peu de cas des impératifs de cohérence interne entre les principes normatifs du libéralisme politique, de l'individualisme des droits fondamentaux, et de la démocratie comme forme de vie qui sont au cœur de l'axiologie structurante des sociétés occidentales contemporaines (Rawls, 1993/1995).

Published in : AURIAC-SLUSARCZYK, Emmanuèle (dir.), *Mourir en société(s)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005458, doi : 10.17184/eac.9782813005458

Une attitude plus conséquente, sur ce point, consisterait à juger qu'on ne peut cadrer normativement le rapport des individus singuliers à la mort – qu'il soit subjectif ou symbolique – que par des principes solubles dans un cadre axiologique lui-même libéral, individualiste et démocratique. En d'autres termes, rien ne saurait en la matière être imposé au nom d'autre chose que le respect des droits des individus (par exemple des conceptions particulières de ce que sont une vie et une mort "vraiment humaine"), quand bien même cela devrait conduire à une rupture avec des formes de ritualisation et de formalisation de la mort et du deuil tenues de longue date pour des invariants anthropologiques.

À cela s'ajoute le fait qu'il est sans doute toujours risqué pour le philosophe de s'engager sur une pente réflexive qui pourrait (re)conduire la philosophie en position de se réarroger une fois de plus le magistère de l'apprendre à vivre comme à mourir. Rien n'interdit, en revanche, d'attendre qu'elle puisse participer d'une exigence renouvelée, en particulier quand elle se veut pratique, de cohérence interne forte entre les différentes positions compréhensives et normatives soutenues dans différents registres de la vie sociale par ceux qui en sont acteurs et penseurs. De ce point de vue, les choses paraissent pouvoir être claires, à défaut sans doute d'être consensuelles (et moins encore évidentes dans l'application) : toutes les formes d'appréhension holistes et fortement symboliques de la mort ne nous paraissent plus pouvoir prétendre avoir une emprise étendue dans une société des individus telle que nous l'appréhendons. Nous pouvons exxprimer qu'au mieux peuvent-elles subsister comme options disponibles dont certains individus (mais pas tous) se saisissent à titre personnel.

Si, par ce biais, le désencombrement symbolique de la mort que nous avons esquissé ci-avant pouvait advenir, il resterait la nécessité forte d'un accompagnement permettant à chaque individu de négocier le moins mal possible, et pour son propre compte, son rapport à sa propre finitude. Les possibles, ici, sont sans doute vastes dans leurs natures et limités en l'état dans leurs effets, mais cet équilibre pourrait varier à l'avenir, et autant se préparer à le penser. Pour le dire en une phrase : il nous semble que, sous les effets transformateurs massifs de l'individualisme démocratique, le rapport des sujets humains à la mort, celle des autres comme la sienne propre, se déploie et se cherche en même temps aujourd'hui à l'aulne d'une *nouvelle dialectique du donné et du choix*.

5 Conclusion

Parvenus au terme de cette contribution, il nous semble nécessaire d'envisager de relire à rebours le titre du présent ouvrage, *Mourir en société(s)*. En d'autres termes, quels changements sociaux est-il possible d'inférer et/ou d'analyser plus finement à l'aulne des changements qui touchent le rapport à la mort ? Sur ce point, Gauchet écrit sans détours :

> Il faut prendre acte que nous avons affaire à une nouvelle donnée de base de la condition humaine. Ses effets ne sont pas simples, ils vont dans plus d'un sens. Il y a des gens pour qui cette découverte contingente de la mort, liée aux circonstances, à l'environnement – éventuellement chez des

Published in : AURIAC-SLUSARCZYK, Emmanuèle (dir.), *Mourir en société(s)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005458, doi : 10.17184/eac.9782813005458

> gens très jeunes, par exemple des adolescents bouleversés par le suicide d'un de leurs amis ou connaissances – déclenche un rapport à ce point dramatique à la mort qu'elle devient une préoccupation obsédante chez eux. L'ampleur de cette mobilisation contraste avec le relatif stoïcisme des sociétés antérieures, où c'était somme toute une donnée familière : il fallait faire avec, mais enfin on ne pensait pas qu'à ça, justement parce que c'était assumé. Dans notre monde, en revanche, cette révélation peut prendre une portée proprement transformatrice pour les gens. Elle devient la matière d'une expérience spirituelle en soi (Gauchet, 2004, p. 413, éd. 2017)

Mais, au-delà même de ce point déjà massif, c'est la confrontation à une alternative interprétative qui se pose, désormais _*mutatis mutandis*_ à tout ce que nous nous trouvons confrontés. Gauchet, toujours, l'expose ainsi :

> Il y a d'un côté, en durcissant le trait pour bien se faire entendre, ceux qui pensent que fondamentalement l'humanité reste la même, qu'il y a une sorte d'invariance anthropologique mais que, en revanche, l'environnement se modifie d'une manière tellement profonde et importante que l'expression de cet invariant anthropologique diffère profondément de ses expressions antérieures. Mais en fait, pour eux, c'est le même qui se manifeste autrement. Et puis il y a une autre position qui, au contraire, considère qu'il y a une sorte de mutation anthropologique […] c'est-à-dire une altération de la constitution même de l'invariant, de ce qui en conséquence n'est justement plus un invariant anthropologique, mais qui suppose au contraire qu'il y a, dans une certaine mesure, des humanités successives. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas une unité du genre humain, mais qu'il y a, dans sa manière de s'organiser, pas seulement de se manifester, des différences profondes et que nous sommes en train d'assister à une telle mutation. Je crois qu'il s'agit là du problème ultime qui est derrière toutes nos descriptions, analyses ou problématisations. Et je crois qu'il est important de le poser. (Gauchet, 2004, p. 407, éd. 2017)

Important, donc, d'accepter de se confronter à certaines questions massives. Comme celle de savoir si, comme cela est communément admis, le fait de symboliser fortement collectivement la mort et la sépulture était un *invariant anthropologique* pouvant avoir cours, y compris dans une société des individus accomplie, ou si comme nous inclinons à le penser, ce n'est plus qu'un vestige de formes passées, de mise en forme et en ordre du monde humain-social, et de penser les conditions de subjectivisation des êtres, pouvant tout à fait s'estomper à son tour à moyen-long terme. Sur ces points d'ampleur, bien entendu, nous ne prétendons n'avoir fait ici qu'indiquer des pistes de réflexions, et fourni quelques jalons, qui convergent à l'horizon d'une réflexion sur la place croissante prise par la notion d'accompagnement individuel dans les sociétés démocratiques occidentales contemporaines (Paul, 2021), ce, dans le cadre plus englobant d'une nouvelle *philosophie des âges de la vie*. En effet :

Published in : AURIAC-SLUSARCZYK, Emmanuèle (dir.), *Mourir en société(s)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005458, doi : 10.17184/eac.9782813005458

> L'ultime souhait de l'individu est de mourir en individu […]. La force des débats sur l'euthanasie, sur l'accompagnement des mourants le montrent. […] Si la question de l'entrée dans la vie s'est considérablement complexifiée, que dire de celle de la sortie ? [Or] entre la mort subie et la mort déniée, il y a un immense espace : celui de la mort aménagée. Toutes les cultures ont toujours trouvé quelques moyens pour vivre avec elle. L'espoir d'une domestication de la fatalité nous a rendu orphelin de cet héritage. Comment finir sa vie d'individu ? Cette question n'échappe plus totalement à la maitrise et à la lucidité individuelles. C'est une charge supplémentaire qui pèse désormais sur l'individu contemporain : responsable de sa formation, de sa vie, de sa vieillesse, il l'est aussi, de plus en plus, de sa mort et de la manière dont il lui reviendra de la vivre (Deschavanne et Tavoillot, 2007/2011, p. 505-506)

Il est intéressant de remarquer que Tocqueville, déjà, présentait une évolution démocratique du rapport à la mort sous le sceau de l'accompagnement individuel, quand il écrivait par exemple, à propos de la forme particulière de religiosité qui anime les américains des temps démocratiques, ceci :

> Dans les siècles que nous venons de décrire, on délaisse ses croyances par froideur plutôt que par haine ; on ne les rejette point, elles vous quittent. En cessant de croire la religion vraie, l'incrédule continue à la juger utile. Considérant les croyances religieuses sous un aspect humain, il reconnaît leur empire sur les mœurs, leur influence sur les lois. Il comprend comment elles peuvent faire vivre les hommes en paix et les préparer doucement à la mort (Tocqueville, *DA1*, p. 406-407, éd. 1981).

En un sens, ce que nous évoquons invite "simplement" à faire un certain nombre de pas de plus. Il engage à étendre au-delà des formes de religions instituées, c'est à dire dans l'ensemble des institutions, en particulier éducatives et formatives, cette logique de désencombrement symbolique et formel de la mort comme phénomène humain-social, et peut-être envisager un accompagnement plus adéquat et plus complet de la mort comme défi subjectif individuel. Autrement dit accompagner le mourir d'individus démocratiques.

Published in : AURIAC-SLUSARCZYK, Emmanuèle (dir.), *Mourir en société(s)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005458, doi : 10.17184/eac.9782813005458

Bibliographie

Audier, Serge, *Tocqueville retrouvé. Genèse et enjeux du renouveau tocquevillien français.* Vrin / EHESS, 2004.

Deschavanne, Éric et Tavoillot, Pierre-Henri, *Philosophie des âges de la vie.* Arthème Fayard, Coll. « Pluriel », 2007 (rééd. 2011).

Fukuyama, Francis, *La fin de l'homme. Les conséquences de la révolution biotechnique.* La Table Ronde, 2002.

Gauchet, Marcel. (1998), *La religion dans la démocratie. Parcours de la laïcité.* Gallimard.

Gauchet, Marcel. (2004), « Conclusion : vers une mutation anthropologique ? (Entretien avec Nicole Aubert et Claudine Haroche) », in Aubert, Nicole, *L'individu hypermoderne*, Erès, rééd. 2017, p. 405-420

Jefferson, Thomas, *Écrits politiques.* Les Belles Lettres, 2006.

Moller Okin, Susan, *Justice, genre et famille.* Flammarion, 1989, rééd. 2008.

Ogien, Ruwen, *La Vie, la mort, l'Etat : le débat bioéthique.* Grasset, 2009.

Paul, Maela, *Une société d'accompagnement. Guides, mentors, conseillers, coaches : comment en est-on arrivé là ?* Raison et Passions, 2021.

Rawls, John, *Libéralisme politique.* Presses Universitaires de France, 1993, rééd. 1995

Roelens, Camille (2020), « Périmètre de l'adolescence et injonctions paradoxales hyper-contemporaines : autorité bienveillante et autonomie », *in* Derivois, Daniel, *Adolescents et jeunes du monde en souffrances identitaires. Quels chemins de résilience ?* Éditions Universitaires de Dijon, p. 27-36.

Roelens, Camille, *Penser l'individualisme démocratique et l'accompagnement des individus aujourd'hui : enjeux et perspectives pour l'éducation et la formation.* HDR, Université Jean Monnet, Saint-Etienne, 2023.

Tocqueville, Alexis de, *De la Démocratie en Amérique I.* Garnier-Flammarion, 1935 (rééd. 1981).

Tocqueville, Alexis de (1840/1981), *De la Démocratie en Amérique II.* Garnier-Flammarion, 1840 (rééd. 1981).

Yonnet, Paul, *Le recul de la mort. L'avènement de l'individu contemporain,* Gallimard, 2006.

Published in : AURIAC-SLUSARCZYK, Emmanuèle (dir.), *Mourir en société(s)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005458, doi : 10.17184/eac.9782813005458